



MEDIATHEQUE VALAIS ST-MAURICE

A la rencontre d'Eric Bulliard

28 mai 2025

18h45-19h45

Eric Bulliard naît en 1970 à Fribourg. Après ses études de lettres, il entre à la rédaction du journal *La Gruyère*. Responsable de la rubrique Culture, il s'intéresse essentiellement à la littérature, au théâtre, à la musique.

Son premier roman, *L'Adieu à Saint-Kilda*, publié en 2017 aux Editions de l'Hèbe, obtient le Prix Edouard-Rod 2017, le Prix littéraire SPG 2018 et le Prix de la Fondation littéraire Régis de Courten 2019.

Au printemps 2022, paraît aux Editions de l'Hèbe un nouveau roman, *La Cabine* qui reçoit le Prix des lecteurs de la ville de Lausanne 2023 et fait partie de la sélection Lettres Frontières 2023. Avec Michaël Perruchoud et Guillaume Pidancet, il a coécrit *Ceux qui sont en mer* – Golden Globe 1968-1969 (Editions Cousu Mouche).

L'Altitude des orties (Editions Cousu Mouche) écrit en cinquante heures, entre le 15 et 17 février 2019, à huit mains¹, raconte l'histoire de la disparition d'un enfant sur la route des vacances ; polar qui mêle intrigue et psychologie, et qui autopsie la relation entre deux parents Vincent et Monica, tandis que dans le village de montagne où se perd la trace de Virgile, une vieille affaire criminelle renaît de ses cendres.

***L'Adieu à Saint-Kilda*, 2017**

Saint-Kilda est un archipel dans l'Océan Atlantique, aujourd'hui site classé au patrimoine mondial par l'UNESCO.

« Impossible de dire si cette île est immense ou minuscule. A peine un point sur la carte, je le sais bien, une poussière de roc posée sur l'océan, une miette échappée du Royaume-Uni. Une étincelle dans l'histoire, dont la pâle lueur s'éteint : aujourd'hui, plus personne ne peut se souvenir à quoi ça ressemblait vraiment, vivre à Saint-Kilda avant l'évacuation.

Ces quelques maisons, ces modestes tas de pierres, cette rue que l'on appelle principale et qui se parcourt de bout en bout en moins de cinq minutes, ce hameau qui se prétend village, cette église bâtie comme une chapelle de campagne : tout paraît si petit, modeste, presque enfantin. Un monde de lutins ou de trolls. Même les moutons semblent courts sur pattes. Le nanisme insulaire, ça s'appelle.

Mais il doit y avoir quelque chose dans l'air. Une épaisseur. Un poids. Cette impression de puissance, tout autour de nous. La mer, en contrebas, grise, bleue et noire comme

¹ Fred Bocquet, Eric Bulliard, Sébastien G. Couture, Blaise Hofmann, Julie Moulin, Michaël Perruchoud, Bertrand Tappy et Lolvé Tillmanns

de l'acier, énorme, avec notre navette rouge qui se balance, minuscule, au milieu de cette baie dessinée en un demi-cercle presque parfait. »

« Ces vies qui dévidaient ici leur fragilité, lentement, au rythme des saisons et d'un cycle qu'ils devaient imaginer infini, on croit les sentir encore, là, tout autour, dans cet air lourd de souffrances évaporées. Pas une question de fantômes, d'esprits ou de je ne sais quoi, juste le poids des souvenirs. »

Le village médiéval d'Hirta, bombardé durant la Première Guerre mondiale, puis reconstruit, fut finalement évacué en 1930, devant la rudesse des conditions de vie. Aujourd'hui on visite Saint-Kilda... et son musée...

« Dans cette salle suintant la mélancolie, me reviennent ces mots qui ne cessent de me bouleverser, lus je ne sais plus où, laissés dans le registre de l'école par le pasteur Munro : " 27 juin 1930. Parfaite assiduité pour la dernière semaine. L'école a fermé aujourd'hui avec un petit cadeau pour les enfants, qu'ils ont semblé beaucoup apprécier. Aujourd'hui se termine très probablement l'école à Saint-Kilda, puisque tous les habitants ont l'intention de quitter l'île cet été. J'espère être loin bientôt." »

Avant l'évacuation, certains habitant de Saint-Kilda avaient tenté leur chance, émigrant vers des contrées lointaines, en quête d'une vie plus facile, en quête d'or.

« Il faut imaginer le mélange d'arrachement et d'excitation, à l'heure où les immenses falaises de Saint-Kilda s'effacent à l'horizon... Ils partent vers l'inconnu, à jamais, sans craindre le voyage puisqu'on leur a assuré qu'il était « presque » sans risque, mais avec, quand même, sur l'estomac ou dans la gorge, ce poids diffus des lendemains incertains. »

Il y a donc l'histoire d'Ewen Gillies décidé à se construire avec sa famille, une vie ailleurs. Mais en vain !

« Deux ans à remuer la terre, à remonter les rivières, à chercher des brindilles et des pépites, à dormir à la belle étoile, sous une tente ou dans des cabanes minables partagées avec des compagnons d'un jour.... Margaret est restée à Melbourne, douce Pénélope guettant les rares retours de son Ulysse. »

Il y a aussi l'histoire de Calum MacDonald, parti enfant de de Saint-Kilda.

« Père de quatre enfants, Calum MacDonald mène une vie de famille harmonieuse à Londres. Vacances en Irlande et en Ecosse, travail au service d'une clientèle fortunée. Saint-Kilda ? Il la garde en lui comme un tatouage ou plutôt une tache de naissance, transmise à ses enfants... »

Enfin, en 1930, les derniers habitants décident de quitter l'île définitivement.

« Personne ne les a vus, dans ces derniers pas de leur dernière procession vers le rivage. Le gouvernement avait expressément demandé de laisser les Saint-Kildiens entre eux pour les dernières heures de leur dernière journée. C'était une autre époque : on ne voulait pas que leur détresse et leurs éventuelles larmes soient vues du public. Pudeur et dignité. Même un ancien habitant de l'île qui souhaitait assister à « la fin de sa race » n'a pas été autorisé à revenir pour retrouver ses anciens amis et sa famille. »

« Son geste est inutile, mais reste comme un des plus touchants de cette évacuation : Neil Ferguson finit par s'assurer que chaque porte est bien fermée. Il fait le tour des onze maisons encore habitées il y a quelques minutes, encore parfumées de présences séculaires, mais qui lui apparaissent déjà comme des tombeaux vides, racontera-t-il plus tard. »

« Dans chacune d'elles, ils ont laissé une Bible, ouverte aux pages de l'Exode, et une poignée d'avoine. Ils ont ranimé les foyers de tourbe. Ils brûleront quelques heures encore. Après, pour la première fois depuis des milliers d'années, le feu s'éteindra sur Saint-Kilda. »

La Cabine, 2022

Inspiré de faits réels, l'épopée de cette fameuse *Mojave Phone Booth*, a pour cadre le désert du Mojave, situé entre Los Angeles et Las Vegas.

« C'est un bout de désert pas tout à fait comme les autres, dans un coin de pays sans fin. Ici, pas de vent qui assèche les poumons et enflamme les yeux : il est resté dans la vallée, quelques miles plus bas, là où l'air vous brûle instantanément la gorge. Ce désert-là, en bas, ne ressemble en rien aux clichés : en guise de sable doré, il se contente de terre grise. A la place des dunes, montre crânement ses roches sales. Des buissons poussiéreux le parsèment, comme les tâches d'une vieille peau de léopard. La désolation, sous un soleil cognant assez fort pour vous signifier que vous n'avez rien à faire dans la région. Là-bas, dans la vallée, vous n'êtes pas les bienvenus et, si vous ne l'avez pas compris, un crotale pourrait vous le rappeler de son crissement de western. »

« Bientôt les étoiles s'allumeront, non pas une à une, mais toutes ensemble, dirait-on, puisque la nuit semble vous recouvrir d'un seul coup. Ici, vous n'avez pas l'impression qu'elle tombe, mais qu'elle monte, qu'elle hisse une lourde étoffe, toujours plus rapidement que vous ne l'attendiez. Vous la voyez poindre au loin, bande noire sur l'horizon vaporeux, puis s'élargir, s'épaissir avant de vous envelopper de son velours. Les coyotes n'oublient jamais de la saluer au passage, comme s'ils voulaient avertir les derniers lièvres qu'il est temps de rejoindre leurs terriers et ces taches blanches ressemblent à des lanternes de navigation, sautillant par-dessus les buissons. A leur tour, les crotales sonnent l'heure de rentrer, plus efficaces que n'importe quel ange lus. »

Dans ce désert se trouve une cabine téléphonique. Ron, de son vrai nom Gordon, habite un quartier tranquille de Phoenix, Arizona.

« Ron est un fou joyeux, un rêveur plus doux que dingue, pas un philosophe, fût-il de comptoir, pas un homme de concepts intellectuels. Il voit ses rêves comme des projets qu'il suffit de vouloir vraiment pour qu'ils se réalisent. »

« Rien ne laissait prévoir que cette vie d'insouciance utopiste bascule un jour... Le destin, la chance, le hasard, appelez cela comme vous voulez, va bousculer cette existence désinvolté. »

Ron tombe le 26 mai 1997, sur une lettre de N. à Wig-Out, le magazine du groupe auquel appartient Girl - Trouble, une musicienne, qui s'est produite dans sa ville

d'Arizona. L'auteur de l'article y évoque une cabine téléphonique au milieu de nulle part, dans le désert de Mojave aux Etats-Unis et donne même le numéro : (619) 733-9969.

« Un téléphone, là où personne ne peut l'entendre, là où personne ne peut l'utiliser, puisque personne ne passe, mais qui fonctionne, avec des touches et de la monnaie. »

« Et ça ne pouvait être qu'ici.

Ici, où flotte encore l'esprit des Mojaves, ces Indiens nés de la terre-mère et du ciel-père, qui se réunissaient le soir, au coin du feu, pour se raconter en chantant leurs rêves de la nuit précédente. Il doit en rester un écho qui expliquerait cette mystérieuse vibration dans l'air. Certains vous diront qu'il faut plutôt chercher du côté de l'or, de l'argent, de tous ces minéraux qui répandent leurs forces dans les profondeurs de cette terre. Ils vous parleront de magnétisme, du pouvoir des pierres et du souvenir tellurique de ces volcans éteints, qui ont laissé des cônes sombres en cicatrices. D'autres se contenteront d'évoquer l'isolement, ce sentiment de se retrouver au bout du monde (à croire que le monde a un bout), si loin de la civilisation, même s'il suffit de quelques heures pour rejoindre Las Vegas ou Los Angeles.

Justement : les poètes et les fous engendrés par ces mégapoles n'ont que peu de route à faire pour trouver ici un terrain de jeu et de liberté. Cette terre de silence, suffisamment vaste et éloignée de l'agitation pour permettre tous les délires, ils l'ont choisie depuis longtemps, pour leurs trips échevelés et leurs cavalcades mystiques.

Ça ne pouvait être qu'ici, où le soleil cogne sans pitié sur les esprits les plus faibles, où la terre n'a même plus la force de crier sa soif et a fini par se résigner à ne plus espérer la pluie. Ici où la poussière accepte son sort de poussière et attend le prochain souffle pour avancer de quelques mètres et recouvrir les créosotes d'un voile brunâtre. Des années, parfois, sans sentir « sur les mains, les mille épines de la pluie ». Dans certains coins de ce drôle de désert, tout laisse penser que vous ne recevrez pas une seule goutte, jamais, et chacun s'en accommode. Les nuages que vous voyez passer ne semblent là que pour le décor ou pour voiler la violence du soleil, quelques secondes. De toute manière, s'ils devaient lâcher quelques gouttes, elles seraient évaporées avant de toucher le sol. Lézards et yuccas se sont adaptés, comme s'ils avaient oublié jusqu'à l'existence de l'eau. Mais cette sécheresse, quand même, ajoute une drôle de sensation dans l'air. Elle touche à un instinct primitif, ce danger de la soif que vous pensez dompter avec vos réserves de gallons d'eau purifiée. Cette flotte au goût de plastique ne parvient pas à chasser les traces d'une peur venue du fond des âges, palpitation puissante que jamais vous ne ressentirez dans les terres irriguées, où la verdure rassurante semble murmurer que rien ne peut vous arriver.

Ici, tout peut vous arriver. »

Ron appelle alors pendant un mois, plusieurs fois par jour, sans réponse.

Et puis, soudain, le 20 juin 1997, ça sonne occupé ! Quelqu'un est donc en train de se servir du combiné ! ...



MEDIATHEQUE
MEDIATHEK
valais st-maurice wallis